

Les avions

Je suis une fan des chansons populaires et j'abhorre la musique classique. Je sais, ça ne fait pas très distingué. Je n'ai pas envie de me fendre d'un mensonge pieux pour me racheter. Je ne pardonne pas à Jean-Sébastien Bach, d'avoir fait, entre deux fugues, une vingtaine d'enfants à sa femme. À mon avis, c'est elle qui aurait dû fuir à toutes jambes ce chrétien, obsédé par le devoir conjugal.

Donc la chanson dit : ça vit de chasse et de pêche un oiseau et rien ne l'empêche d'aller plus haut » de s'envoler vers de plus beaux climats, comme les sources de Damas, que la comtesse de Noailles a évoquées avec tant de ferveur. Elle n'imaginait pas la guerre en Syrie et les fleuves de sang souillant leurs eaux. Ni le nombre de morts que l'amour de l'argent y a suscité.

La chute d'Icare dont les ailes sont tombées d'avoir frôlé de trop près le soleil est bien loin de l'homme d'aujourd'hui, avide de chaleur qui prend l'avion pour Marrakech, même si un tremblement de terre a tué plus de six mille êtres humains. Oubliés déjà les survivants de l'Atlas, sans secours, sans eau potable, sans abri et sans nourriture ? Il est vrai qu'on ne peut les atteindre qu'à dos d'âne ou de mulet.

L'automobile, baptisée il n'y a pas si longtemps «ma liberté » fait soudain bien triste mine, lorsqu'il faut sauver des vies dans une urgence extrême. La solidarité humaine ne peut alors compter que sur ces courageux animaux, si souvent maltraités et méprisés.

Je viens de passer plusieurs semaines, en revalidation cardiaque à l'hôpital César De Paepe. J'avais choisi la chambre trois. Ce chiffre mystique m'a valu de contempler un panorama époustouflant de

Bruxelles, seule, à ma fenêtre. Et d'y faire surgir un avion, doré sur tranches par un soleil généreux ou peint en noir, sur un fond soudain obscurci et tout barbouillé des paraphes arrogants des gros porteurs, alourdis de leur cargaison humaine. Tout à coup j'étais L'enchanteur Merlin, dérivant à mon gré sur cette ville à voile, de l'hôtel de ville à la Bourse, de l'Atomium à l'église de la place Royale ou à celle de l'église Sainte Marie, après un coup d'œil à la Basilique de Koekelberg. Non sans savourer aussi un petit fragment de l'enceinte de Bruxelles, humanisé par des pendeloques de verdure.

Les avions, réels ou virtuels, que je faisais surgir dans le ciel, m'ont rappelé mon adolescence, lorsque j'entendais dans mon lit le ronronnement des forteresses volantes des alliés partant bombarder les villes allemandes. Je jubilais, car je n'imaginais pas les habitants de Dresde se jetant à l'eau, pour tenter d'éteindre la brûlure des bombes au phosphore. Dans mon esprit, c'était les bons partant châtier les méchants qui avaient bombardé Londres, pendant le blitz.

Et pourtant, j'avais expérimenté en mai 1940, avec quatre de mes sœurs et mes parents, l'effroi généré par les stukas qui en piqué mitraillaient les réfugiés belges et français, mêlés à « l'invincible » armée française. J'avais vu à Coulsore ma mère, mon refuge, blottie contre un mur et disant son chapelet. J'avais lu la peur sur son visage pâli. Tandis qu'elle nous recommandait de dire nos prières et promettait de retourner à la messe le dimanche. J'avais compris alors que la guerre tue, que le sang coule, que notre corps est vulnérable et qu'il fallait se jeter dans la poussière des fossés.

Papa n'avait pas voulu abandonner Bébert, notre pâtissier et notre Nounou à toutes. Debout sur le marchepied de la Ford, il était notre lanceur d'alertes. Gris de poussière, les yeux rouges et clignant, il regardait Maman avec son habituel respect de chien fidèle. Pauvre Bébert ! Elle ne l'avait reconnu. Elle serrait donc sa sacoche sur sa poitrine, de peur que cet individu suspect ne la lui dérobe. Tout à coup elle reprit ses esprits et s'exclama en souriant: C'est vous Albert !Mais oui, patronne, c'est moi !Déjà à la maison, avant le départ, déstabilisée par Papa qui tournait autour d'elle comme un frelon, elle avait oublié sur son lit, un petit sac contenant quelques bijoux et quatre louis d'or que le grand-père Dumont avait offerts aux aînées, après leur communion solennelle. Et depuis ce moment, elle avait les nerfs en pelote. C'était trop de malheurs à la fois pour Maman qui comptait chaque soir religieusement la recette de la journée : les centimes, les vingt-cinq centimes, les francs. Marguerite, notre aînée l'avait d'ailleurs baptisée « Goupi mes sous ». C'est l'un des souvenirs souriants que m'a laissé cet exode. Le premier avait été un court séjour chez Tante Lucie, à Montoire. Mes sœurs et moi nous allions dormir chez le pharmacien, faute de place chez Lulu. Les passants nous saluaient aimablement, jusqu'au discours haineux de Paul Reynaud, traitant Léopold III de roi félon, alors que le troupes belges avaient contenu en partie le déferlement des troupes allemandes sur notre sol, pendant dix-huit jours. Après cela, quelques graffitis avaient fleuri sur les murs : « Rien pour les Belges ».

Pour nous consoler, après une nouvelle panne de notre putain de Renault, nous avons été accueillis chez Mr et Mme Levasseur à Tourville. Après avoir dégusté une gigantesque omelette aux fines

herbes, nous y avons dormi qui dans un lit, qui sur un matelas posé au sol. Ensuite, ragaillardis, nous avons repris notre errance.

La destination théorique des réfugiés belges était, je crois Bordeaux. Nous avons finalement abouti en Dordogne, à Bouniagues, à douze kilomètres de Bergerac. Le maire nous y logea dans une métairie, avec pour tout ameublement une grande table sur tréteaux, flanquée de deux bancs de bois, et plusieurs lits de camp. Dans l'âtre pendait une marmite toute noire pour la tambouille. Il y avait un puits dans lequel nageaient de petites chenilles.

Maman s'inquiétait de la qualité de l'eau. La propriétaire venue nous accueillir, lui rétorqua : La preuve qu'elle est bonne cette eau, c'est que les bêtes vivent dedans ! La brave femme était tout de noir vêtue, y compris son vaste chapeau de paille, presque semblable à une fermière de chez nous.

Que bénie soit la Dordogne ! Le vin de Monbazillac et les rouges charnus, épais, presque le sang noir de Cahors, que chanta Albert Ayguesparse. Lison, Mathilde et moi nous courions, le filet à papillons à la main, mangeant les pêches abandonnées aux arbres des vergers. Nous avions adopté un petit chat noir et blanc et Maman laissait les quelques poules venir picorer dans la maison des miettes de ce pain au levain qui désespérait Papa. Mais il aimait bien le boulanger et boire le coup avec lui. En somme, c'était des vacances pour nos parents aussi, sous un ciel d'un bleu insoutenable. Maman n'était plus rivée à son comptoir et Papa, plus que jamais se laissait vivre, comme nous tous, entre Alphonse Daudet et Marcel Pagnol.

Les soirées étaient égayées par la visite d'un journalier italien qui venait casser du sucre sur le dos de la propriétaire et aussi par le troc avec quelques soldats français qui nous refilaient de l'essence, contre du café vert ou quelques bâtons de chocolat Côte d'Or.

Maman s'extasiait sur la blancheur du linge qu'on faisait sécher sur la prairie, après l'avoir frotté au savon de Marseille sur une planche de lavandière. Et elle avait fini par se débrouiller avec la bouffe, après une mémorable diarrhée (fèves des marais « mijotées dans la noire marmite suspendue dans l'âtre). La brave femme de proprio, pourtant difficile à émouvoir, après avoir ouvert la porte du cabinet de campagne, avait soupiré « Boudiou » et s'était enfuie à toutes jambes. !

Papa avait sulfaté la vigne de la propriétaire et, faute de bière, il biberonnait le petit vin du pays. Il s'était fait des copains au bourg. Il aimait dénicher dans la petite épicerie les conserves et les fruits qui l'inspiraient. Il n'y avait jamais eu autant de monde dans cette boutique, car il fallait compter avec les quelques soldats français dépenaillés qui, désespérés par la défaite, ne se gênaient pas pour insulter leurs officiers. Ma sœur Louise y avait été engagée comme demoiselle de magasin. Elle pensait ainsi soulager nos parents dont les réserves d'argent commençaient à s'amenuiser.

Pour Papa aller à Bouniagues, c'était toute une expédition. Il disait à Albert : vo y asté Landru ? Et majestueux, devancé par sa panse de buveur de bière et s'appuyant sur sa canne, il se mettait en route, avec Bébert qui trottinait dans son sillage.

Quelques heures et quelques chopines plus tard, on les voyait pointer au-dessus de la côte, Papa les mains libres et Albert croulant sous les paquets. Parfois ils s'attardaient, c'est qu'ils

avaient rencontré « le tordu », un infirme qui avait une jambe plus courte que l'autre, mais il lui suffisait de poser cette jambe sur une caisse, pour être à la hauteur et raconter sa sempiternelle blague : Et il me dit : Laquelle veux-tu, la brune ou la blonde ? Pour moi, c'est égal !

C'est à peine si les gens du pays pensaient à la guerre. Ils essayaient d'oublier la poudrière de Bergerac qui n'était qu'à douze kilomètres et qui aurait fait un formidable feu d'artifice si elle avait été bombardée. Ils continuaient leur vie de nonchalance ensoleillée. Ils nous avaient un peu contaminés. Mais tout ce bleu finissait par nous écraser. La nostalgie du Nord commençait à nous tirailler. Nous avions faim de ses cieux brouillés, de ses merveilleux nuages toujours changeants. Nous avions faim aussi de la pluie qui martèle les toitures et lave à neuf les paysages.

On n'avait pas de nouvelles de ma sœur Odette, restée à Bruxelles avec son mari. Marguerite, en fin de grossesse, souhaitait accoucher chez elle, à Namur. Il y avait aussi la boulangerie de la rue Albert Premier et la grande maison d'Erquelinnes qui tracassaient les parents et avaient fini par effacer le souvenir de la petite boulangerie toute blanche qu'ils avaient failli reprendre à Issigeac.

Fin août lorsque les Belges furent invités à rentrer chez eux, nous nous sommes mis en route, abandonnant le petit chat noir et blanc. Grimpé sur un pilier, il nous regardait tristement, parce qu'il comprenait qu'il retournaît à sa solitude. Et nous, les enfants, on en aurait pleuré ! Nous ne comprenions pas qu'il nous aurait causé bien du tracas, au cours du long voyage de retour. Et qui sait, peut-être,

se serait-il fait tout petit, pour se faire oublier. Les chats savent tant de choses.

MARCELLE DUMONT